Texte de la communication présentée au colloque ‘‘Argumentation et histoire des sciences’’, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, 22-29 août 1987.

Rhétorique et méthodologie économique: le conflit des approches

Robert Nadeau
Département de philosophie
Université du Québec à Montréal

1.- Pour introduire au débat: la thèse de McCloskey*

Annonçons la couleur d'entrée de jeu: mon propos sera ouvertement polémique. Je m'en prendrai globalement, sans souci de détail et, malheureusement, sans pouvoir faire toutes les nuances qu'une critique minutieuse et rigoureuse appellerait sans doute, à la thèse argumentée par Donald McCloskey en 1983, thèse qui aboutit en 1985 à la publication d'un ouvrage qui ne peut laisser indifférent ni le philosophe, ni l'historien des sciences (1). En effet, bien qu'il concerne au premier chef l'économique, cet ouvrage vise en fait à promouvoir une nouvelle façon d'envisager toutes les sciences: il vise, à mon sens, à ce que l'on abandonne une fois pour toutes l'idée que l'analyse méthodologique telle qu'on la pratique depuis plus de cinquante ans ait donné et puisse jamais donner quelque résultat intéressant. Rejetant d'emblée l'image de la science apparue avec le positivisme et l'empirisme logiques, image idéalisante et donc par le fait même déformante, McCloskey caractérise la science économique comme étant un "processus conversationnel" où les interlocuteurs mettent en oeuvre divers moyens rhétoriques dans le but de se persuader mutuellement et de faire prévaloir leur point de vue. Je m'en voudrais de laisser croire que l'ouvrage de McCloskey cherche exclusivement ou même principalement à débouter l'épistémologue de ses prétentions. Ses critiques les plus acerbes, et les plus percutantes aussi, touchent plutôt la pratique discursive des économistes, et loin de moi l'idée de laisser entendre qu'elles sont pour la plupart dénuées de fondement. Cependant, la lecture que je me propose de faire de cette leçon d'humilité, bienvenue à tous égards, va dans une tout autre direction. Car, en ciblant sur la rhétorique des économistes pour mieux en faire apercevoir l'efficace quelque peu occulte, McCloskey en vient également à condamner sans recours possible toute méthodologie

VISIT…

LANZAROTE

Caliente.COM

économique quelle qu'elle soit au profit d'une approche alternative qui assume d'emblée plutôt qu'elle ne critique le caractère foncièrement rhétorique prêté à l'économique. C'est exclusivement à cette dimension de l'entreprise intellectuelle de McCloskey que je m'intéresserai ici. Et c'est uniquement à cette dimension de l'ouvrage que je m'en prendrai.

Avant de m'aventurer plus avant dans ce qui se voudra délibérément une critique iconoclaste de la nouvelle image de la science proposée par McCloskey, et avant de donner la réplique à ceux qui, avec lui, en viennent à contester jusqu'à la pertinence de l'analyse logique et épistémologique des théories scientifiques, j'aimerais introduire mon propos en le faisant se détacher sur une toile de fond plus vaste. Car le problème que pose l'analyse rhétorique de la science, du moins telle que McCloskey l'envisage, ne peut trouver de solution véritable qu'en ouvrant une perspective plus large permettant d'apercevoir les tenants et aboutissants de l'approche méthodologique à laquelle elle s'oppose ouvertement. Cette approche est affublée par McCloskey du nom, qui se veut péjoratif, de "modernisme" ("modernist methodism", p.163), et aucune des thèses épistémologiques les plus courantes ne trouve grâce à ses yeux. Toutes lui semblent inadéquates, inopportunes, voire fausses. A son avis, aucune de ces thèses ne mérite qu'on y accorde encore quelque crédibilité que ce soit.

Pour bien voir que les visées de McCloskey débordent le cadre étroit de la méthodologie économique et qu'elles ont trait à l'entreprise épistémologique en général, il suffit de prendre conscience que les thèses qu'il conteste constituent ce qu'on pourrait appeler le ‘noyau dur’ de la philosophie des sciences contemporaine. Ces thèses, que McCloskey baptise ironiquement les "Dix Commandements de la religion moderniste en économique", concernent absolument toutes les sciences empiriques. Elles affirment en effet (cf. pp. 7-8): 1) que prédiction et contrôle sont les buts de la science; 2) qu'une théorie n'a à être vraie que dans ses conséquences observables; 3) que seule l'expérimentation est garante de l'objectivité; 4) qu'une théorie est fausse si et seulement si l'une de ses implications expérimentales est fausse; 5) que l'introspection n'est pas un procédé d'observation scientifiquement acceptable; 6) que seul ce qui est mathématique est scientifique; 7) que le contexte qui mène à la découverte d'une théorie scientifique n'a pas à entrer en ligne de compte dans ce qui permet de la croire fondée; 8) que la méthodologie a, entre autres choses, pour tâche de démarquer science et non-science, et aussi de distinguer entre jugement de fait et jugement de valeur; 9) que l'explication scientifique d'un phénomène quel qu'il soit nécessite qu'on le subsume sous une loi; 10) et enfin, qu'un scientifique n'a, en tant que tel, aucune compétence particulière en éthique ou en esthétique, qu'il ne sait donc pas ce qui doit être.

Pour McCloskey, ces enseignements philosophiques n'ont plus aucune valeur et, selon lui, plus personne ne les accepte vraiment. C'est pourquoi McCloskey n'hésite pas à s'en prendre ouvertement à l'entreprise philosophique qui a produit de tels résultats. Je tiens, pour ma part, toutes ces thèses métascientifiques pour extrêmement importantes, sinon toutes défendables telles quelles. Et j'affirme cela bien que je sois tout à fait conscient qu'on puisse en faire un mauvais usage scientifique ou politique, surtout en économique, bien qu'on ait pu leur faire dire tout autre chose que ce qu'elles affirment en fait, et, enfin, bien qu'on ait pu à l'occasion les justifier avec de mauvais arguments. L'important n'est pas pour moi, à ce stade-ci, de plaider en faveur de la légitimité de chacune de ces thèses. Car, puisque chacune constitue un épisode de l'histoire de la philosophie de la connaissance scientifique au moins depuis Kant, il faudrait pouvoir consacrer un chapitre à chacune pour aller au fond des choses. Je n'affirme pas qu'il soit, à l'heure actuelle, établi hors de tout doute raisonnable que chaque thèse est philosophiquement fondée: je prétends seulement que chacune mérite attention et qu'il n'est pas acceptable de procéder comme le fait McCloskey, qui leur dénie péremptoirement toute validité sans présenter lui-même aucun argument digne de ce nom. De mon point de vue, il ne peut pas être acceptable de jeter le bébé avec l'eau du bain. J'essaierai, dans ce qui suit, de dire pourquoi. Mais avant d'y venir et de prendre le taureau par les cornes, j'aimerais préciser brièvement quelle me paraît être l'importance des débats de nature logique et épistémologique dans l'avènement de la science contemporaine, qu'il s'agisse, du reste, des sciences physiques ou des sciences sociales, et tout particulièrement dans le développement de la science économique depuis la fin du dix-neuvième siècle.

2.- La place des débats méthodologiques dans les sciences d'aujourd'hui

Nul ne contestera que la science soit, à notre époque plus qu'à toute autre époque antérieure, en pleine effervescence. Il est, en effet, difficile de contester qu'avec le vingtième siècle, les disciplines qui contribuent, chacune à sa façon, à constituer ce que les épistémologues du Cercle de Vienne ont appellé la ‘conception scientifique du monde’, ont connu un développement prodigieux. Que l'on songe primordialement aux sciences physiques, que l'on considère ensuite les sciences biologiques, et qu'on lorgne enfin du côté des sciences humaines ou sociales, on peut assurément affirmer qu'aucun de ces grands secteurs de la recherche scientifique n'a été épargné par des ‘révolutions scientifiques’. Il est remarquable, en effet, que tous les programmes de recherche actuellement en vigueur en psychologie, en linguistique ou en économique, pour ne parler que de trois sciences humaines, sans être totalement en solution de continuité avec la façon dont les choses étaient menées au dix-neuvième siècle ou même avant, tranchent néanmoins, et par

certains côtés assez radicalement, avec les représentations théoriques qui avaient cours aux époques antérieures.

Un autre aspect des choses à mon avis absolument remarquable, c'est que, dans ces trois disciplines qui constituent aujourd'hui autant de secteurs de recherche de pointe, à chaque fois les transformations du savoir ont comporté un questionnement proprement méthodologique. Qu'il s'agisse, par exemple, de la psychanalyse avec Freud ou de la psychologie béhavioriste avec Skinner, qu'il s'agisse encore de la linguistique structurale de Saussure ou de la grammaire transformationnelle de Chomsky, qu'il s'agisse enfin de l'économique keynésienne ou de la théorie monétariste de Friedman, à tous coups ces grandes percées scientifiques ont amené avec elles des débats et des prises de parti d'ordre méthodologique, c'est-à-dire des controverses de nature logique et épistémologique. On pourrait même assurément soutenir, si l'on se voulait plus hardi, que toute la science moderne depuis Copernic et Osiander est non seulement un débat sur la nature des choses mais en même temps un débat sur les voies par lesquelles procède la connaissance scientifique. Dans une telle perspective, l'histoire des sciences est vue comme comportant de plein droit une discussion continue aussi bien sur la nature des méthodes logiques qui sont utilisées dans les diverses disciplines que sur le statut des théories qui y sont avancées et, enfin, sur la validité des explications qu'on prétend être en mesure d'obtenir de cette façon.

Il ne doit donc pas nous surprendre, dans cette perspective, que la science économique, peut-être la plus développée des sciences sociales, soit elle-même progressivement devenue une terre d'élection pour la réflexion méthodologique. Elle a, du reste, systématiquement constitué un tel champ d'enquêtes depuis la révolution marginaliste initiée indépendamment par Jevons, Walras et Menger. En effet, on doit, par exemple, à Jevons un des grands traités de méthodologie scientifique (2), et il n'est pas sans intérêt de constater que cet ouvrage est, à plusieurs égards, complètement dépassé, car c'est là un signe du progrès possible des connaissances en philosophie des sciences. Il me semble également important de rappeler que c'est le sort de la science économique, et même probablement de toutes les sciences sociales, qui s'est joué au tournant du siècle dans le fameux débat qui a reçu le nom de "Methodenstreit" et qui a farouchement opposé le fondateur de l'École de Vienne en science économique, Carl Menger, aux partisans de l'approche historique et, en particulier, à Gustav Schmoller.(3) J'aimerais soutenir que ces traités et ces débats historiques, et il y en a d'autres aujourd'hui, font partie intégrante du processus par lequel chaque discipline scientifique prend conscience d'elle-même, de ce qu'elle est et de ce qu'elle peut être, c'est-à-dire de ses réalisations exemplaires aussi bien que de ses limites intrinsèques.

Rappelons rapidement d'autres cas connus. C'est également un débat de cette nature qui, dans les années trente, opposa Lionel Robbins, partisan d'une approche a prioriste, à Terence Hutchison, qui se fit le propagandiste de la méthodologie positiviste.(4) Alors que le premier se rapproche des positions dites, en méthodologie économique, 'autrichiennes', et tout particulièrement de celles de Ludwig von Mises, le second appuie également ses thèses sur des autorités viennoises, mais totalement différentes des premières puisqu'il s'agit cette fois des thèses défendues à l'intérieur du célèbre 'Wienerkreis' par des penseurs comme Otto Neurath et par Rudolph Carnap . Un autre grand débat méthodologique a, lui aussi, profondément marqué la science économique du vingtième siècle. C'est celui qui, dans les années cinquante et soixante, a tourné autour des positions défendues par Milton Friedman. Friedman se fit l'avocat de la thèse selon laquelle une hypothèse scientifique ne peut être évaluée que sur la base des conséquences observables qu'on en peut inférer.(5) Ce partisan de ce qui a été appelé plus tard "l'irréalisme des hypothèses", et dont on a pu qualifier la position méthodologique d' ''instrumentaliste'', s'est opposé à tous ceux qui réclamaient qu'on laissât tomber les "postulats" de l'économique qu'un "test direct" pouvait permettre de qualifier de faux.(6). Un tel postulat de la théorie micro-économique néo-classique affirme que l'agent économique rationnel cherche à maximiser les bénéfices qu'il anticipe de retirer, axiome qu'on a pu interpréter dans le contexte de la théorie de la firme comme supposant que, dans une économie de marché, tout entrepreneur cherche nécessairement à maximiser ses profits. Cela peut paraître, évidemment, fort contestable sur la base des enquêtes statistiques menées auprès des entrepreneurs eux-mêmes. Friedman n'en a pas moins continué de soutenir que le postulat en question, au vu des prédictions qu'il permettait de réaliser concernant, par exemple, le comportement des prix, avait toujours sa place dans la théorie économique.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ce débat fondamental autour de la méthodologie de Friedman a toujours cours, et qu'aussi bien dans les périodiques que dans les études monographiques, après trente ans de discussion passionnée, il est poursuivi par les économistes et par les philosophes (7). On tirera certainement argument du fait que ce débat se poursuive encore pour dire que c'est bien là la preuve de la futilité, de la stérilité, pour ne pas dire carrément de l'inanité fondamentale de ce genre de discussions. Je suis, pour ma part, d'avis radicalement opposé: j'y vois plutôt la preuve de son immense importance et de son degré élevé de difficulté. On pourait, du reste, aisément allonger la liste des exemples historiques. Je n'ai voulu rappeler ici que certains des exemples les plus percutants qui concernent une discipline dont le statut épistémologique, dans l'histoire des sciences récentes, est particulièrement problématique. En effet, la science économique est peut-être, sur le plan méthodologique, la plus contestée des sciences humaines, si l'on exclut la psychanalyse. Alors que d'aucuns considèrent l'économique

comme la plus avancée et la plus réussie des sciences humaines ou sociales (8), d'autres lui disputent son statut de science empirique et veulent n'y voir qu'une mathématique appliquée(9). D'autres encore suggèrent de laisser tomber la composante proprement théorique de cette discipline pour ne plus en faire qu'une branche de l'histoire, une simple narration sinon carrément un nouveau genre littéraire. Il importe de se demander maintenant si ce n'est pas à une telle conclusion qu'aboutit Donald McCloskey et à laquelle mène inéluctablement l'approche rhétorique de la science économique.

3.- L'approche rhétorique de la science économique

Précisons d'abord qu'une telle approche n'est possible qu'à l'intérieur du cadre théorique fourni par la psycho-sociologie des sciences. En effet, dans cette perspective, l'unité de base de l'analyse est la communauté interactive des professionnels d'une discipline donnée. Or ce qui explique qu'une communauté scientifique parvienne à s'édifier concrètement et à se maintenir, c'est qu'elle se structure en un réseau de communications. Exister signifie ici discourir, c'est-à-dire argumenter et débattre. Pour une discipline donnée, ce réseau de communications est constitué par les divers programmes de formation universitaire, où l'on apprend le langage commun, mais aussi par les différents périodiques et les collections d'ouvrages, par les institutions de recherche, les associations professionnelles, les sociétés savantes, les congrès et colloques, enfin, bref, par toute la panoplie des moyens par lesquels savants et chercheurs restent en contact les uns avec les autres, aussi bien pour se former, s'informer que pour se transformer. Ce qu'échangent ces personnes, ce sont essentiellement des arguments. C'est donc dire que la science, l'économique par exemple, fonctionne comme un système discursif complexe, ce que McCloskey appelle justement un "processus conversationnel", et que la nature du langage par l'intermédiaire duquel les échanges ont lieu est d'une importance cruciale. Cependant, le langage scientifique auquel s'intéresse l'approche rhétorique, ce n'est pas le langage technique bâti à coup de formules, d'équations, de courbes et de tableaux de données mais bien la langue naturelle dans laquelle se font inévitablement les échanges de points de vue. C'est pourquoi l'objet de la rhétorique est le tissu argumentatif lui-même tel que, par exemple, la théorie des tropes nous amène à le comprendre. L'analyse rhétorique telle que la pratique McCloskey semble vouloir se limiter à faire apercevoir par quelles figures de style les économistes obtiennent la reconnaissance scientifique qui leur échoit. Elle ne concerne pas du tout la légitimité et le bien-fondé des arguments échangés entre chercheurs et théoriciens: elle centre son attention sur l'efficacité psycho-linguistique réelle de ce qui est raconté de part et d'autre dans un débat, dans une polémique ou dans une controverse. Elle ne s'intéresse pas, par exemple, à la question de savoir si

le calcul des prédicats du premier ordre avec identité constitue une syntaxe logique adéquate pour la formulation des théories de la science économique. Encore moins s'intéresse-t-elle à la question de savoir si l'individualisme méthodologique constitue, pour les sciences sociales, un précepte méthodologique acceptable. On peut dire qu'en général, l'approche rhétorique ne se préoccupe pas le moins du monde des questions de logique des sciences: seules la préoccupent les questions qui touchent à la science en tant qu'elle constitue une forme de littérature.

McCloskey propose, par conséquent, que l'on mette au rancart toute analyse méthodologique qui prétendrait régler l'argumentation scientifique de l'extérieur. L'analyse logique ou épistémologique usuelle lui paraît complètement étrangère à la science réelle et même tout à fait aliénante. Il lui semble tout à fait inutile et nuisible, en effet, de chercher à régir, pour ne pas dire régimenter, à l'aide d'un ensemble de règles venues d'on ne sait où les argumentations effectives des membres d'une communauté scientifique donnée, celle des économistes en particulier, sous le prétexte, toujours fallacieux selon lui, que les unes pourraient être légitimement décrétées valides et les autres qualifiées d'inacceptables. De tels décrets philosophiques ne peuvent être à ses yeux que parfaitement arbitraires et eux-mêmes injustifiables au regard de la pratique scientifique concrète. Par contre, il semble tout à fait possible et souhaitable à McCloskey de chercher à expliquer comment les scientifiques, et au premier chef les économistes, s'y prennent en fait pour faire accepter leurs arguments. Tout semble ici affaire de stratégies discursives et de tactiques psycholinguistiques, qu'il importe d'analyser dans leur fonctionnement effectif, peu importe qu'aux yeux des logiciens et des épistémologues telle ou telle façon de procéder puisse sembler sophistique ou paralogique. Et si, en tant que réflexion normative, la méthodologie paraît absolument stérile aux yeux de McCloskey, c'est, prétend-il, qu'aucune des normes 'édictées' par elle n'a jamais été suivie, et que de toute manière ces règles sont pratiquement inapplicables. Par exemple, on aura beau réclamer que les économistes adoptent la méthodologie réfutationniste de Karl Popper, mais rien n'y fera puisqu'aucune prédiction scientifique digne de ce nom n'est possible en économique, ira-t-on jusqu'à dire(10). A la limite, dans la perspective de McCloskey, la méthodologie, de quelque obédience qu'elle soit, envisagée dans ses canons et ses normes, ses oeuvres et ses pompes, ne vaut pas le papier sur lequel on la décrète.

Que les méthodologues le veuillent ou non, affirmera McCloskey, une description attentive des procédés réellement employés par les économistes dans leurs écrits aussi bien que dans leurs joutes oratoires révèle que des mécanismes rhétoriques (comme l'appel à l'autorité, l'argument ad hoc, le raisonnement par analogie, le recours à la métaphore, pour n'en citer que quelques-uns) constituent des procédés argumentatifs effectivement mis en oeuvre. Il lui importe donc peu que les logiciens puissent y détecter, dans certains cas, un raisonnement spécieux dû, par exemple, à une prémisse cachée ou à un vice de forme. Qui plus est, de tels procédés

argumentatifs peuvent être considérés comme relativement efficaces dans la mesure où l'objectif de celui qui prend la parole en science est d'avoir raison de ses adversaires dans le débat auquel il contribue. Dans la perspective rhétorique que McCloskey fait sienne, l'économique, mais aussi, probablement, toutes les sciences humaines ou sociales, sont vues comme étant en grande partie "de la littérature" (p.83). Mais concentrons-nous sur le cas de l'économique et voyons comment McCloskey y interprète les prises de parti méthodologiques. Peu lui importe, semble-t-il, que Samuelson, assurément l'un des grands économistes de ce siècle, prêche l'adoption de l'opérationnalisme en économique puisque, de toute façon, aux yeux de McCloskey, c'est par des voies exclusivement rhétoriques, et qui n'ont rien à voir avec la méthodologie opérationnaliste, que Samuelson parvient à convaincre son auditoire ou ses lecteurs. La question, fort débattue depuis Bridgman (11), de la possibilité de définir tous les termes théoriques d'une discipline donnée sur la base de termes purement observationnels n'a plus ici, semble-t-il, de raison d'être. Autant il est vrai que cette question a fait couler beaucoup d'encre en philosophie des sciences, autant il est vrai pour McCloskey qu'elle n'est d'aucun intérêt véritable pour les praticiens de l'économique. Citons un autre exemple tiré de l'ouvrage de McCloskey: si Solow, autre géant de la théorie économique contemporaine, eut plus d'ascendant scientifique que ses collègues, ce n'est pas en vertu du fait que ses théories semblaient, entre autres choses, mieux fondées que celles des autres mais bien parce que son ‘savoir-faire rhétorique’ fût plus efficace, lui qui utilisa non pas "le concept" mais bien "la métaphore de la fonction de production" (p.85). Les méthodologues peuvent bien croire que la science économique est affaire de concepts et de théories, de propositions et d'inférences, de savants calculs et de tests économétriques, ils se mettent en fait tous le doigt dans l'oeil: car l'économique est affaire de rhétorique. Ainsi, s'il fallait retenir une formule choc de McCloskey par laquelle il entend secouer son lecteur de ce qu'il appellerait sans doute son ‘sommeil dogmatique’, on pourrait affirmer que pour lui, tout compte fait, l'économiste parvient à ses fins en usant habilement d'un style d'argumentation rhétoriquement persuasif et non, comme on serait porté à le croire si l'on s'en remettait aux épistémologues, en invoquant les "Faits" ou encore la "Logique" (p.86). Et puisque c'est de cette manière que les choses se passent réellement en économique suivant McCloskey, toute réflexion méthodologique destinée à soupeser les arguments, à les reconstruire pour en faire voir la forme logique véritable et pour être en mesure, par la suite, d'en évaluer la portée cognitive authentique, s'avère complètement inutile, inopportune et totalement inefficace. Loin d'aider l'économiste à produire de meilleurs arguments scientifiques, la méthodologie ne lui procure que mauvaise conscience, car elle le compare constamment, ce en quoi elle est sans doute odieuse, à des sciences qui, comme la physique mathématique, comptent à leur palmarès des exploits incontestables. Or l'économique est manifestement incapable de tels succès. Mieux vaut dès lors, c'est l'option qu'affectionne en tout cas McCloskey, scruter minutieusement la rhétorique des économistes, en

percer à jour l'efficace et apprendre à en tirer de meilleurs avantages argumentatifs: il doit nous suffire en quelque sorte que les économistes s'expriment avec plus de brio à défaut de pouvoir penser avec plus de génie. Substituant au programme de recherche de la méthodologie celui de l'analyse rhétorique, McCloskey n'a plus qu'un objectif avoué: en finir avec le terne discours pseudo-méthodologique des économistes et des épistémologues de l'économique, et redonner à l'argumentation économique plus d'éclat et plus de charme. L'économique doit enfin reconnaître qu'elle constitue fondamentalement rien de plus mais rien de moins qu'une fiction littéraire. On devrait absolument s'abstenir de vouloir en faire une science épistémologiquement comparable aux sciences pures et dures comme la physique, la chimie et la biologie. La thèse centrale de McCloskey est donc à mon avis la suivante: à défaut de pouvoir être comme ces disciplines empiriques relativement exactes à un degré ou à un autre, et puisque ce constat d'impuissance fait maintenant l'unanimité au sein de la confrérie ou en tout cas devrait le faire, l'économique se distinguerait assurément dans le système du savoir si seulement elle améliorait, délibérément et en connaissance de cause, sa performance rhétorique. Voilà, pour le dire en bref, à quoi cette approche de l'économique veut en arriver.

4.- Une anti-thèse pour relancer le débat

Après avoir rappelé l'essentiel de la thèse de McCloskey, après avoir fait voir quel programme de recherche celui-ci propose de substituer à la méthodologie conçue comme analyse logique et épistémologique des théories, j'en esquisserai maintenant la critique. L'approche rhétorique peut certainement aider à comprendre comment fonctionne le discours scientifique, et cela dans la mesure où elle se veut une analyse des moyens argumentatifs grâce auxquels la pensée prend la forme d'un discours en langue naturelle. Cela dit, la pensée scientifique ne prend pas que cette forme: elle peut aussi prendre celle d'un graphe, d'un tableau, d'une équation, d'une formule, d'une courbe, etc. Ce sont ces diverses formes symboliques qui constituent l'ordre du discours qu'est la science comme savoir, et c'est à toutes ces manifestations qu'il faut porter attention si l'on veut apprécier à sa juste valeur chacune des théories scientifiques dans ce qu'elle représente comme effort de pensée. C'est pourquoi l'approche rhétorique est très certainement insuffisante, voire tout à fait insatisfaisante, pour cerner la science comme jeu de langage.

De fait, la rhétorique ne s'intéresse pas à ce qui fait de la science un réseau de théories. L'approche rhétorique ne vise pas du tout à rendre compte de ce qui fait de la science une "langue bien faite": les questions de syntaxe logique et de sémantique formelle lui restent complètement étrangères. Plus généralement encore, cette approche relègue complètement aux oubliettes toutes

les questions de niveau métascientifique que nous avons appris à soulever à propos des discours scientifiques, c'est-à-dire ceux qui ont la prétention de parvenir à expliquer comment les choses fonctionnent, comment certains événements arrivent, ou encore pourquoi certains phénomènes pourtant prévisibles ne se produisent pas tout à fait comme on s'y attendait. Le fait que les diverses sciences, chacune dans le domaine qui lui est propre, cherchent à comprendre et à expliquer ce qui se passe n'intéresse pas le rhétoricien: il se confine à vouloir rendre compte de la manière dont le scientifique s'y prend pour réussir à convaincre. Peu lui importe qui, en économique, a raison: de son point de vue, c'est nécessairement celui qui est le plus habile, rhétoriquement parlant. L'approche rhétorique voit avant tout dans l'économique une entreprise de persuasion où divers entrepreneurs se disputent un marché d'adeptes. C'est pourquoi elle propose qu'on abandonne à son sort la logique de la méthode scientifique, qui concerne les concepts et les théories, au profit d'une analyse linguistique de la littérature économique, qui interroge plutôt les textes et leur écriture. Devant ce fait, l'approche méthodologique habituelle paraît d'autant plus importante et indispensable que c'est précisément l'aspect des sciences ici laissé pour compte qui l'intéresse au premier chef.

C'est, en effet, ce que Kant a nommé la ‘Geltungsanspruch’ de toute science, et que je traduirais par l'expression "revendication de validité", qui constitue la cible par excellence de toute analyse méthodologique, qu'elle utilise les moyens mis à sa disposition par la logique formelle, ou qu'elle emprunte plutôt la voie du raisonnement épistémologique. Dans un cas comme dans l'autre, l'approche méthodologique ne peut pas faire autrement que de nous amener à considérer la science comme du langage, et elle partage cette option avec l'approche rhétorique. Mais au contraire de la rhétorique, la méthodologie n'oublie jamais et ne permet jamais qu'on oublie que ce langage est, selon l'extraordinaire expression de Frege, une "Begriffsschrift", une écriture des concepts.

Et justement parce qu'elle passe sous silence le fait que toute science est fondamentalement un ordre conceptuel, la rhétorique passe à côté de ce qui, au regard de l'épistémologie, constitue la science comme connaissance.Toutes les questions mises en forme par la philosophie des sciences se trouvent mises entre parenthèses par la rhétorique des sciences. Pire encore, telle qu'envisagée par McCloskey, la rhétorique dénie même la pertinence de ces questions. Or, il me semble encore tout à fait indispensable de se demander, par exemple, si l'argumentation déductive que constitue une théorie donnée, dans quelque discipline que ce soit, est bien construite, c'est-à-dire si les conclusions y découlent logiquement des prémisses, de se demander encore si cette argumentation est cohérente, c'est-à-dire si elle s'avère exempte de contradiction, ou si cette théorie est, le cas échéant, empiriquement justifiée, c'est-à-dire si elle est confirmée ou corroborée par des observations acceptables par la communauté scientifique. Il me

semble tout à fait judicieux de se demander, par exemple, si, en économique, le principe de rationalité a le statut d'une tautologie ou celui d'un énoncé empirique, ou encore si la loi de Say est épistémologiquement comparable aux lois de la mécanique, ou enfin si une hypothèse économétrique peut être vue comme empiriquement testable. Ce sont là des exemples de questions méthodologiques dont l'approche rhétorique telle qu'envisagée par McCloskey conteste jusqu'à la légitimité. Car là où il faut à tout prix apercevoir des processus cognitifs et des structures logiques et conceptuelles, la rhétorique ne veut plus voir que des procédés conversationnels. En fait, là où la méthodologie veut examiner l'esprit scientifique à l'oeuvre, la rhétorique ne croit plus nécessaire de s'intéresser à autre chose qu'à la lettre de l'argumentation savante. L'une entend scruter ce qui constitue de droit la connaissance, l'autre veut examiner ce qui emporte de fait l'adhésion.

Mieux vaudrait certainement reconnaître le bien-fondé de chaque entreprise. Mais cela nécessiterait que l'on accepte de considérer que la rhétorique ne puisse en aucune manière substituer son point de vue à celui de la méthodologie. Si, par chance, celle-là souffrait que l'on ajoute ses analyses à celle-ci, nous marquerions certainement un gain appréciable dans l'analyse du discours de la science. Mais, si, par malheur, elle s'employait , comme ce me semble être le cas chez McCloskey, ni plus ni moins qu'à en prendre la place, nous y perdrions grandement au change. Beaucoup d'efforts intellectuels seraient consentis, sans doute, pour analyser comment les scientifiques s'y prennent rhétoriquement pour se convaincre mutuellement, mais, malheureusement, plus aucun effort ne serait fait pour tenter de prendre la mesure de ce que valent logiquement et épistémologiquement leurs convictions. Or si ces deux tâches méritent, l'une comme l'autre, d'être réalisées, il est intellectuellement pernicieux de laisser croire que le succès de la première n'est assuré que si l'on renonce une fois pour toutes aux précieux bénéfices qu'apporte éventuellement l'accomplissement de la seconde.

Notes

* Je tiens à remercier le Conseil de Recherches en Sciences Humaines du Canada pour la subvention accordée. Je suis également reconnaissant à Gérald Lafleur d'avoir proposé plusieurs améliorations à une version antérieure de ce texte.

(1) Cf. Donald N. McCloskey, The Rhetoric of Economics. Madison, Wisconsin: The University of Wisconsin Press, 1985. Le titre de cet ouvrage est repris d'un article du Journal of Economic Literature , vol.31 (Juin 1983), pp. 434-61. Cet ouvrage inclut également la version revue et corrigée de quatre autres articles précédemment publiés par McCloskey et dont on trouvera la référence à la p. xv de son livre. D'autres articles et communications du même auteur, allant dans le même sens, ont suivi depuis.

(2) Cf. William Stanley Jevons, The Principles of Science: A Treatise on Logic and Scientific Method, 1874, London, Macmillan; réédition avec introduction par Ernest Nagel,1958, New York: Dover.

(3) Cf. Carl Menger, Untersuchungen über die Methode der Sozialwissenschaften, und der politischen Ökonomie insbesondere, Leipzig, 1883.

(4) Cf. Lionel Robins, An Essay on the Nature and Significance of Economic Science, Londres, 1932; et Terence W. Hutchison, The Significance and Basic Postulates of Economic Theory, Londres, 1938. L'histoire de ce débat est brillammant racontée par Bruce Caldwell dans un ouvrage dont il n'existe pas d'équivalent en français: Beyond Positivism. Economic Methodology in the Twentieth Century, Londres: George Allen & Unwin, 1982, chapitre 6, pp.99-138.

(5) Cf. Milton Friedman, Essays in Positive Economics, Chicago: University of Chicago Press, 1953. Le chapitre concerné est intitulé: "The Methodology of Positive Economics".

(6) S'il fallait comptabiliser tout ce qui s'est publié sur la thèse méthodologique de Milton Friedman depuis trente ans, la bibliographie comporterait plusieurs dizaines d'entrées. Qu'il me suffise de signaler ici trois articles qui interprètent cette thèse en termes instrumentalistes: Caldwell, B. J. , "A Critique of Friedman's Methodological Instrumentalism", Southern Economic Journal, 47 (1980), pp. 366-74; Frazer, W.J., Jr. et Boland, L.A. , "An Essay on the Foundations of Friedman's Methodology", American Economic Review, 73 (1983), pp. 129-44; et Wong, S. ,

"The ‘F-Twist’ and the Methodology of Paul Samuelson", American Economic Review, 63 (1973), pp. 312-25.

(7) Cette question fait l'objet du chapitre 6 ("Le problème du réalisme des hypothèses") de l'excellent ouvrage de Pierre Salmon, Pierre Mingat et Alain Wolfelsperger intitulé Méthodologie économique (Paris, Presses Universitaires de France, 1985), pp. 375-410.

(8) Par exemple, Karl Popper dans Misère de l'historicisme (Paris, Plon, 1956) affirme que l'économique est la seule des sciences sociales à avoir "traversé sa révolution newtonienne" (p.160, n.3).

(9) Cf. Alexander Rosenberg, "If Economics Isn't Science, What Is It?", Philosophical Forum, 14 (1983), pp. 296-314. On consultera également son ouvrage Microeconomic Laws. A Philosophical Analysis (Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1976). Inutile de dire que la position de Rosenberg a été farouchement contestée, par ex. par D.W. Hands, "What Economics Is Not: An Economist's Response to Rosenberg", Philosophy of Science, 51 (1984), pp. 495-503. Rosenberg a récemment clarifié son propos dans "What Rosenberg's Philosophy of Economics Is Not", Philosophy of Science, 53 (1986), pp. 127-132.

(10) Le débat sur l'applicabilité de la méthodologie poppérienne à l'économique fait actuellement rage. Ceux et celles que la question intéresse consulteront à ce sujet, entre autres publications, les ouvrages suivants: Hutchison, T.W. On Revolutions and Progress in Economic Knowledge (Cambridge: Cambridge University Press, 1978); Blaug, M, The Methodology of Economics, or How Economists Explain (Cambridge: Cambridge University Press, 1980), traduit en français par Alain et Christiane Alcouffe, mais de manière approximative à mon avis, sous le titre: La Méthodologie économique (Paris: Economica, 1982); et enfin Klant, J.J., The Rules of the Game (Cambridge: Cambridge University Press, 1984). Loin de moi l'idée d'exiger que tous les économistes se fassent l'obligation de prendre parti dans un tel débat. Du reste, la philosophie des sciences n'est pas affaire d'églises, de dogmes et d'orthodoxie. Elle n'est affaire de nécessité que pour ceux et celles qui veulent savoir ce que c'est que savoir scientifiquement quelque chose. Mais refuser de reconnaître que cette question mérite d'être soulevée, même si elle n'est pas elle-même susceptible de recevoir un traitement scientifique, me paraît, par contre, une attitude tout à fait dogmatique, et, de ce fait, irrecevable.

(11), Cf. Bridgman, P.W. The Logic of Modern Physics (New York: Macmillan, 1927), The Nature of Physical Theory (Princeton: Princeton University Press, 1936), ou plus simplement

son article "Operational Analysis", in Philosophy of Science, 5 (1938), pp. 114-131. On en trouvera une excellente discussion, facile d'accès, dans l'ouvrage de Carnap traduit en français Les Fondements philosophiques de la physique (Paris: Armand Colin, 1973).